

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

FOND DE  
CANTINE

TROISIÈME ÉDITION

*nrf*

PARIS  
ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE  
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

*DU MÊME AUTEUR*  
INTERROGATION, POÈMES

*EN PRÉPARATION*  
NOUVELLE PATRIE, ROMAN  
HISTOIRE DE MON CORPS, ROMAN

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, 118 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT 8 HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, ET 10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CX ; 940 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT 10 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, 800 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 800, 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET 100 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930. CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE

PQ

2607

R5F6

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE  
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1920.

I

# CHUTE

L'avion trace un signe  
qui exclut un homme de la vie  
La balle trop aigüe a piqué l'azur  
Les mains du vaincu s'effeuillent  
Flamme mort épanouie paradis

L'aile se détendait vers le bois courbe accueil  
La flamme à l'aile s'enlaçait, alanguissait  
La flamme se serait nourrie de sa graisse

Lâche il a lié son corps comme une pierre  
à son âme  
Il s'est précipité hors du supplice, hors du  
ciel

Son corps était dans l'herbe un sac d'osse-  
lets  
La laideur l'a soudain avili pour avoir fui  
la gloire et le feu

Des hommes chauds au sein nu  
sur les routes en poudre  
offrent sur leurs bras  
l'essence et la sueur

# JAZZ

Il bat au cœur du monde  
le tambour de ces nègres  
Leur bouche blanche écume  
de nos rires irascibles  
La douleur des secteurs silencieux  
se délivre ce soir  
dans les signes tortionnaires  
que griffonnent en noir  
ces pantins

Hourra entrez messieurs  
Dans la terre et les cieux  
Les obus vous font place  
Une parade  
tonne  
sur un continent  
craquant

Le pleur des soldats russes ravagea leur  
empire

Eau pure et corrosive qui descelle un ser-  
ment

Voici la plus grande guerre du monde  
Recrutons les peuples à la ronde

La terre pavoisée de journaux  
Titrés de ses monts et ses vaux  
Vire sous le gros œil  
qui lit notre gloire



# CROISADE

Et voici les Américains  
croisés aux couleurs de la terre  
qui réveilleront l'armée dans son linceul de  
ciel

Ils ont allié leur âme au fer de leurs canons  
et leur or est fondu avec leur soleil neuf

Amis, il faut sauver le sépulcre du Christ

Holà ! ho ! du vaisseau  
Venez-vous en France au pays des tom-  
beaux ?

Hurrah !

Le bateau de chair vive  
aborde à l'aimable rive.

Ça de la tranchée sépulcrale  
ressuscite d'entre tes morts  
O peuple-Christ  
mon peuple triste

# SECTEUR AMÉRICAIN

M'élancerai-je hors de France par delà les  
eaux larges ?

J'ai humé le sang frais des soldats d'outre-  
mer

Comme un qui a goûté d'un alcool inconnu  
O France chargée d'hommes, harassée par  
le fer

Tu ne sus enfanter tous ces garçons qui  
campent

Et célèbrent en tes soirs l'amour d'autres  
patries.

Nous Français combattant parmi les étran-  
gers

Nous avons abattu la maison de vieillesse  
Avec ceux-là venus des confins de la terre.  
Nous avons tout ruiné aux lieux où nous  
pleurions

Doutant de la beauté promise à notre race.

Mais nous avons senti dans nos veines ou-  
vertes  
L'inépuisable flot rejaillir pour des ans.

Songe, expirant l'odeur de tes vingt-cinq  
printemps  
Que nous serions restés toujours inassouvis  
Si l'heureux coup du sort ne nous avait ravis  
Parmi ceux qui se lèvent à l'équinoxe hu-  
main.

Héroïque équilibre à la fin restitué  
Égalité de jour et de nuit sur les hommes  
Nos joies et nos douleurs font de puissantes  
sommés  
Nous n'aurons pas connu le bonheur mono-  
tone  
A nos subits destins l'aventure est renouée.

Mon frère souviens-toi si je meurs dans ma  
gloire  
Que mon vœu s'élançait par delà mon déclin  
O mon frère prends pitié de mon sang qui  
s'écoule

Et recueille tout ce vin pour la France altérée.

Vous buveurs et paillards, martyrs les plus austères

Armée de paysans menée par mes amis

Oublierez-vous jamais les triomphes farouches

Remportés en quatre ans sur la douceur du sol

Et l'insinuant regret du pays défendu.

Bons princes de la guerre, ô peuple de bons hommes

Nous nous retournerons pour empoigner la paix.

# MÉTÉMPSYCHOSE

Je me vois seul debout parmi l'écroulement  
Des corps de mes amis abattus à vingt ans  
Je regonfle mon souffle avec une âpre gêne  
Ne leur ai-je arraché leur expirante haleine?

Mon corps a survécu  
Je vais l'air entendu  
Dans l'escorte douce et sévère  
De mes amis morts à la guerre

Mon compagnon de marche et de méditation

Invaincu sous le sac à la haute station  
Je l'ai vu transpercé par plus d'un coup  
mortel

Sur le parapet nu, notre modeste autel

Métempsychose ardente, il m'a dédié son âme  
Le regard immortel, la contagieuse flamme  
Il vit. J'ai recueilli la prompte migration  
De son éternelle passion.

# YANKS

Môle énorme au milieu de l'Océan qui noie les mers

Les États rectilignes tassent leur pavage d'où s'élancent les avions vers les Étoiles du drapeau qui couvre le monde.

Les bateaux de ciment se détachent des côtes, morceaux éclatés d'une jetée impatiente. Que leurs coins coupent les mers molles.

Nous sommes cent millions.

Nous nous offrons quelque chose comme territoires pour nous tout seuls.

Nous cassons en deux un continent. Notre isthme entaille le globe comme le couteau d'un garçon qui ne veut pas de maître. Nous avons fait une autre porte au monde. Nous en sommes les portiers. Nos écluses hissent les vaisseaux par dessus notre épaule.

Quel peuple se dressera contre nous. Nous sommes cent millions, le plus grand

peuple blanc, car ces Russes, c'est pitié.

Oui et le Jap restera sage dans son îlot amarré à la vieille Asie et du pied nous écraserions la vermine chinoise.

Et l'Anglais, dans son îlot amarré à la vieille Europe, il sera bien gentil, en dépit de tous ses bateaux et de tout son empire noir ou jaune.

Notre toute puissance est assise au milieu de l'Océan.

O Pacifique. Entre la vieille Asie et la Vieille Europe.

A quoi bon conquérir ces vieilles contrées, ces vieilles boutiques, ces foules radoteuses.

Tout ceci reste en deçà de notre temps.

Nous sommes bien chez nous.

Pourtant, il y eut l'an dernier un grand reflux d'hommes sur l'Europe.

Ils sont allés péleriner au pays de leurs grands-papas. Rasés vêtus de brun et armés.

Parmi ces troupes soucieuses d'orgueil des nègres chantaient avec abandon.

Oui nous sommes venus. Et nous nous

sommes retenus de rire. « Force expédition-  
naire américaine au pays de Lilliput. »

A la fin nous étions furieux de ne pas rire  
notre saoul. Il y avait un cimetière. Et  
puis ces gens-là ont une façon de nous re-  
garder.

Mais nous savons hurler au moins. Eux  
restaient sans voix devant la paix.

Ah nous avons été contents d'en sortir.

Nous les Américains nous promenons dans  
nos autos.

Nous nous échauffons à toutes sortes de  
jeux

Et nos femmes rient à pleine gorge parce  
qu'elles dominent des hommes qui ont une  
belle situation sur la planète.

Nous ne portons pas les yeux sur nous-  
même comme ces Européens

Sales

Mais droit devant nous.

La route est droite.

Nous la suivons et vivement.

Nous ne sommes pas dégoûtés, nous.



# LOUANGE

Les soldats d'outre-mer semblaient dans la  
bagarre  
Où la femme assommait leurs incultes désirs  
A la côte de France ils abordaient barbares  
Mais ils mouraient le soir touchés par nos  
plaisirs.

O France inaltérable en tes excès sévères  
Une étreinte interrogante extrême et sans  
peur  
Aiguillonnait tes soldats pour les défis austères.  
Guerre ils ont su goûter ta moins suave  
douleur.

Françaises acharnées, vous profondes complices  
Des tranches de nos cœurs et des blêmes délices  
De nos corps déployés par l'amour et la mort

Laissez-les s'arracher en un dernier transport.

Ah, rappelons toujours les adieux à Verdun  
De cette armée d'amants qui mourut assou-  
vie

Non flétrie de regrets mais léguant à la vie  
Le désir des Français, ô subtil goût hu-  
main.

# BLOCK-NOTES

Et je suis à la guerre méditant la grandeur  
J'ai bouclé le harnais en travers de mon  
cœur

Entre moi et Paris les barrages s'écroulent  
Hors de moi gravement mes jours s'en vont  
en foule

Je t'ai donné patrie  
la dîme de ma vie

Sa lettre  
au suppliant parfum  
Soudain saisi aux reins  
par des mains

Je sécherai ma chair au soleil

J'ai refermé mes livres  
et découvert mon âme

mon âme se délivre  
qui retiendra mon âme

Parfum douxereux  
des jours heureux

Bah quelle femme sut mourir  
en souvenir  
de l'idée  
dont est décédé  
un homme

# ROMANCE

O ma patrie si je défaille  
Pardonne  
En somme  
Vaille que vaille  
Au long des ans, au long des guerres  
N'ai-je été bon militaire

J'ai vu la face endolorie  
De mon aimée, de ma patrie  
O grands yeux que remplit  
Quelque larme eau claire  
O lac comble urne amère

Vous Français peuple triste adonné au désir  
J'ai rejeté la femme qui veillait dans mon  
cœur  
J'avais senti la France au fond de la dou-  
ceur  
Dont m'accablaient ses bras

O peuple jamais las  
D'une volupté fine

Gloriole cocasse discipline  
Aujourd'hui je te soumets  
Mon regret.

# RITOURNELLE

J'avais trouvé cette enfant sage  
qui rêvait qu'on l'emmenât loin  
je l'ai leurrée par quelque image  
et l'ai tôt sevrée de mes soins

Bientôt survint une audacieuse  
trionphant de ses avatars  
qui ressuscita bien-heureuse  
dans mes bras ouverts au hasard

Mais son baiser scellait ma bouche  
et tout périssait en mon cœur  
ainsi j'ai cru, poltron farouche  
maintenant je n'aurai plus peur

Je ne crains plus que trop avide  
quelqu'une dévore mon sort  
mais je crains des larmes livides  
sur un souris fraîchement mort

Je me rappelle une enfant sage  
qui pleure encor sur une image

## FAUX - DÉPART

Je suis ombrageux et rebelle  
Je te fuirai pour m'égarer  
Adieu sens mes doigts fraternels  
A tes doigts se dérober

Je chercherai la solitude  
Qu'enfant furtif je chérissais  
Prends garde à ma sollicitude  
Qui plus encore te trahirait

Je rêve d'ennuis de désastres  
D'un sort boudeur je suis féru.  
Je veux encore bayer aux astres  
Je veux encor bayer aux grues.



# BAS LES MAINS

« Tu n'auras pas connu l'amour »

Et pourtant à travers mon âme  
J'aurai marché nuit et jour  
Lancé cruel comme une flamme  
A travers l'attente exaltée  
Des forêts affolées d'été.

Elle cria « Tu es maudit !  
Tu ne sais pas donner ta vie »  
Mais je lui cachais ma folie  
Et mes bassesses inouïes  
Pour quelques-uns, par delà elle,  
Pour des amis, pour un emblème.

# GLOIRE

Je suis ivre ce soir et règne sur le vrai  
Coïncidence aigüe, ô perfide contact  
Des amours éventée avec l'Essence intacte  
Je rassemble en ma grange et le grain et  
l'ivraie

Je veux célébrer mon sang et ce vin fier  
Où tes vellétés s'éclaircissent en ma gloire  
O cœur bénévole racheté de la foire  
De nos sens sublimés par une ascèse altière

Mais va-t-en

L'élan pur envahit mon oreille  
D'un soudain clairon droit, sévère et pertinent  
Il dit le génie esseulé de l'Occident

Solitude inouïe de sphère non pareille  
Terre unique au monde

France étroite en mon sein, réduite à tout  
péril

Faut-il nier le cœur, l'éternelle Scythie ?

Arraché-je mes bras à des cheveux mêlés ?

C'est là tout mon poème ardent et essoufflé

## II

## T. S. F.

Une brise étrange rôde par les plaines de l'air.

Un aviateur qui ne pensait qu'à sa bonne amie en fut étonné.

Il crut qu'il était Panurge et que la chaleur de son moteur déliait des paroles gelées.

A terre il constata que son hélice était embrouillée de paroles herbes aériennes.

— Holà terre ! quelqu'un sur la terre.

Nous ne ferons aucune tentative vers les étoiles.

Nous ne demanderons pas la lune au central solaire.

Vous hommes

Vous — hé — holà — vous.

— Qui est là ?

— Nous les habitants des Pays Exté-

rieurs, nous les Scythes à vous les Anciens d'Occident.

Il vient de se passer en nous quelque chose d'extraordinaire. Nous voudrions vous le communiquer.

— Nous vous déclarons le silence,

— Vous ! hé ! là ! Vous.

Vous autres. Hallo

Voyons ! ne coupez pas.

— Qui est là ?

— Nous, les Scythes. Nous voudrions vous dire. Il y a du rouge mais nous...

— Nous vous avisons du silence.

— Vous, vous, vous

D'autres hommes

Quelqu'un sur la terre

Nos paroles se dissolvent dans le silence du ciel. »

Là-haut, vers le pôle, les cris d'un homme dérangent l'éther.

Il appelle.

Partout des vigies, l'oreille appliquée à la rondeur du ciel.

Des mâts percent l'air comme des langues de communicants tirées vers Dieu.

Des vergues barrent l'espace, bras de danseuses pour engluer les désirs.

Des câbles assujettissent à la terre qui roule cette mâture tremblante

Ce vaisseau, sur ses ancres, est sans cesse assailli par certains souffles.

# TRANSITION

Dans le palais rouge, la dactylo papote tandis que les chefs tout neufs s'exhortent à commander : Chut ! le peuple vient de se retirer de la maison des jeunes mariés.

Devant le palais rouge, la mitrailleuse n'a pas l'air militaire. Un gros tube clos. Derrière le bec de gaz, par un petit trou, il en perce un regard oblique. On entend un tic-tac, le pas d'un ataxique. Cela débite à l'aveuglette des balles qui cinglent le pavé, pelletée de sable municipale.

Des soldats sur leur derrière font la guerre à leur façon.

Le taillis des machines dans l'atelier désert s'empêtre de courroies et de lianes. La matière se vautre dans son inertie au fond de la mine.

La dactylo tapote le verbe sur les feuilles touffues. Comme un démiurge trie les atomes, elle élit les touches. Le futur, infini,



jusqu'à la dernière minute, se rétrécit soudain à la fatalité de l'alphabet.

La danseuse impériale se révolte contre le peuple parce qu'on ne trouve plus certains onguents pour ses pieds qui seuls peuvent débrouiller les figures de la beauté.

Cachant sous sa langue l'ordre de mobilisation révolutionnaire, l'envoyé débarque sur un continent placide et téléphone au camarade effaré.

Des armées victorieuses, ayant épuisé toute fureur, se complaisent, au bord d'un fleuve, en des musiques démodées.

Dans la terre slave aux chimies dissolutrices de l'esprit, la barbe de Tolstoï fleurira-t-elle perce-neige?

# VENGEANCE

J'ai bu quatre bouteilles avec mes compa-  
gnons.

Qui d'entre nous fut plus bouffon  
Que moi qui feignais la douceur ?

Trinquant d'un geste bénisseur

Je les encourageais à souiller de dédains

Les héros et les saints

Et l'orgueil de mourir

Grave frivolité

Pour une idée.

Eux donc me méprisaient non sans cordia-  
lité

D'être homme intelligent, de payer ce délice

Et de feindre des amours vaines

Pour quelques sacrées rengaines.

Je riaais narquoisement

Et tout bénévolement

Faisant ma prière

Au dieu de la guerre

Et des révolutions  
Vouais à la juste gueule de ses puissants  
canons  
Ces bons compères  
Mes compagnons.

# RÉVOLUTION

Je suis triste et dérive avec ces corps sans  
âme

Mais arrive le temps où le garçon qui ose  
suborne foule et femme.

Il vivra comme une flamme.

Alors plus besoin d'alcool ni de chant

Mais par le simple effet de l'ire

du seigneur éternel et de ses deux poings  
d'homme

la foule qui l'attend cogne au pavé de bois  
son front de fille folle et de sale amoureuse.

Il est temps qu'on se fâche

O foule ! ô femme !

C'est le mâle ou la mort.

# PÉRORAISON

Je mourrai mais j'aurai une sale agonie.  
Ce ne sera pas la mort d'une bête dont  
la révolte reste inconnue.

Mais j'aime mieux mon sang que mon  
encre.

Tant pis si je suis laid. Tant pis si je  
supplie au milieu du supplice. Tant pis  
si je fais l'enfant ou la femme.

Tant pis si je me souille.

Je sais bien. Je crèverai lyriquement.

Foi ! ma foi !

Ça vous tient au ventre. On est d'une race  
d'esprits comme un chien avec les chiens.  
Car il y a l'amour. Cet amour qui n'est  
qu'entre les hommes, pour l'idée dont  
ils crèvent.

En tout cas je serai beau quand je  
serai mort la face contre terre.

III

# TENNIS

Clartés nues  
Blancheurs qui s'enlèvent  
Lignes

Voici le jeu, voici la vie, voici la fin.

Terre tapée, tassée, tendue qui repousse  
le pied qui la frappe avec l'allégresse  
du tambour.

Muscle ramassé à plein  
Terre tangible, évidence volumineuse.  
Terre vibrante sous le talon comme la  
poitrine du boxeur.

Sol épilé, glabre. Éléance stérile.  
Blancheur du papier écartelé à quatre pointes  
sur la table : sérénité offerte à la décision  
du dessinateur.  
Le trait clôt le lieu.

Dans le trait fermé, dans la mesure mar-  
quée, le corps se décoche, se suspend.  
Il est cueilli.

Ici, tout l'excès est lâché et retenu. L'homme  
règne et châtie sa force.

La détente outrée de la balle, l'éclatement  
blanc

est restreint par les nattes de fer qui  
mesurent le ciel comme un horizon.

O noble hilarité!

L'homme est confiné dans le vain exercice.  
Une sagesse joyeuse enclôt la jeune troupe  
dans ses claires-voies.

Voici le lieu conquis où l'esprit seul com-  
mande.

Une figure sous le pied prescrit une danse  
La ligne lie l'élan.

Le rythme se compose des bonds profus et  
brefs.

Modestie du corps athlétique qui se contente  
de sa perfection.



Tu pourrais borner ton exigence humaine  
à remplir d'un muscle ta forme.

La courbe sèche d'une vierge orne l'angle  
infligé à l'espace.

Un point en son corps rallie les lignes.

# LA GRUE

Arbre.

La poigne de la Nature a brisé son jet.  
Sa maîtresse-branche biaise, s'obstine et s'étire.

La grue, hors du quai, pousse.

Elle ne visse pas des racines dans le sol  
comme les arbres autrefois loués par les  
hommes qui sont morts.

Elle glisse sur le rail lisse et par sa lour-  
deur adhère à la terre qui l'a enfantée.

Moi non plus je n'ai pas de racines. Je  
puis lever haut mon pied. Je pourrais  
oublier ma mère.

Mais il y a la terre — où les germes sont  
accueillis — sous les dalles du quai et avant  
d'être transmué par l'homme avant de subir  
les migrations qui l'ont transporté du règne  
minéral dans le règne humain

le métal de cet outil était dans le sein vivant.

Mésallié à d'autres éléments il attendait quelque part au fond de l'espace.

Ame dans l'attente que récemment le pic frappa.

Il faudrait dire les générations du Fer.

Mais déjà le minéral est en proie au feu.

La matière dissolue cède à l'étreinte torride.

Des affinités torrentielles se déclarent.

D'une gestation forcenée sortent des êtres nouveaux comme la portée du ventre.

De la fonte est née.

Son âme est libérée.

Par d'autres croisements viennent au monde le fer, l'acier.

Au cœur complaisant de la chaleur le métal adulte des machines-outils éduque la flexible fusion.

Et voici que l'Être latent est appelé à la

vie singulière des formes — une main rôde et choisit.

La ligne impose à la matière anonyme, sortie de ses limbes puissants, une figure personnelle.

Et c'est devenu cette grue comme moi je suis moi.

Dans son métal il ya plusieurs âmes cohabitantes que décèle la formule comme les âmes de mes ancêtres et celle de mes éducateurs dans mon âme.

Demain elle sera à la ferraille et moi au charnier. D'autres vies seront découvertes.

Mais, maintenant, ô l'instant ! ô l'effort ! son dressement est évident contre le ciel. Et moi, mes orteils pétrissent mes souliers et une chaleur prospère dans mon ventre.

Désirs de convergence éternellement vains : ma vie de chair s'élance parallèle à cette vie de fer.

Paraboles qui se veulent toujours raides  
et jamais déclinantes, qui se cabrent.

Ma gratitude s'attarde devant la grue : je  
la louerai de s'incliner, favorable à la vie  
dont la lourdeur comble les bateaux et les  
trains.

Elle meut ses chaînes, préhensive.

Elle tourne, dans l'huile, suave.

La mâchoire domestique dégorge sa gou-  
lée dans les cales obscurs et les wagons  
creux.

J'approuve ce geste dur et durable et effi-  
cace vers les choses vivantes :

vers ce charbon dont les strates fixent  
comme les lobes du cerveau le passé du  
monde

vers ces sacs dont l'enveloppe est encore  
la fibre pleine de sève de l'alfa.

Je connais les origines dans la terre  
et le cerveau des hommes.

Sa rigidité se fond à ma ferveur.

Comme dans un rayon de soleil, qui coupe

l'ombre d'une chambre, on voit danser les innombrables mondes, en dépit des lignes qui limitent cette poussée oblique

j'y vois la giration débordante des molécules pressées par la loi.

L'allégresse bondit et crie devant la révélation.

Qui chantera et dansera devant l'arche d'alliance? l'alliance de toutes les choses qui sont.

Voici que sont réaccordées les choses-qui-bougent et les choses-qui-ne-bougent-pas.

C'est le temps de pactes étonnants.

Sur le sceau en fusion des nouvelles ligues, le marteau-pilon tombe et le signe de la force grésille.

Le peuple des hommes s'est saisi du totem des titans.

La rude alliance avec le Fer sera célébrées. Notre frère le Fer sera loué et toute la maisonnée exultante : la Vapeur, l'Élec-

tricité et toutes les forces-sœurs de qui nous sommes dans l'attente.

Quelle joyeuse irruption.

Ample émoi, le cœur s'élargit à la palpitation du grand corps qui s'ébat dans l'enclos du soleil.

Hymne neuf.

En ces temps bénis, la terre jette la floraison extricable des machines qui se nourrissent du cerveau.

Je caresse le fer de la grue.

Son feuillage abstrait orne mes yeux.

# GUERRE, FATALITÉ DU MODERNE

O guerre intrusion de l'âme  
La matière est bousculée par l'âme  
L'âme brandit son corps contre le fer.

J'ai vu le royaume des hommes entre la  
mer du Nord et les montagnes centrales.  
La force des peuples coulait par toutes les  
routes.

Là les hordes des mâles se sont exilées.  
Il en est toujours qui se rejettent hors des  
villes.

Ces années-ci beaucoup encore se sont arrachés à la soumission de la jouissance.

Ils sont venus par les mers tachées d'huile  
et ils poussent leurs troupes à travers les  
décombres de ce continent.

Ce sont les hommes de main, les exécuteurs  
de la vie.



Leur chant triste et forcené se lève.  
Dans cette aire où nous nous tenons tout a  
été abattu.

Nos canons ont nié un horizon de maisons.  
D'abord nous avons enfoncé les toits dans  
les murs, l'illusion des portes a été souf-  
flée et le ciel a dilaté les fenêtres dans une  
dérision.

La colère des obus a fait éclat chez les épi-  
ciers et la honteuse obésité des édredons  
crève par les brèches.

Ces maisons avaient assez duré. Les bâ-  
tisses maçonnées sans amour ont été  
aplaties.

Des hommes sont restés debout parmi les  
gravas avec leurs canons ardents à inter-  
roger le ciel.

Ces étranges chantiers s'étendent aux portes  
de la cité d'Europe.

On trébuche dans la ferraille.

La terre dans ses remous roule les cadavres  
parce qu'ils ne sont pas voués au repos  
et que la mort n'est pas une fin.

Dans les coins les saisons mordent hâtive-  
ment aux trophées.

O force de l'homme dans l'espace épuré.

Sous le ventre de nos armées qui rampe  
yite sur dix millions de roues, les villes  
de plâtre tombent en poudre.

Nous traînons parmi nos rangs d'étonnants  
équipages.

La terre s'use sous notre foulement métal-  
lique.

D'un ongle de fer nous faisons sauter la pel-  
licule d'humus.

Les végétations se corrodent, la craie s'ai-  
grit, les chênes sont des échardes.

Les routes s'effritent sous les infinis mo-  
nômes râpeux.

Le pneu coriace et verruqueux échine la  
côte.

Le fleuve de stérilité déborde et les pistes  
ravageuses effrangent la motte de la cam-  
pagne.

Bottes et sabots roulent chaudement et la  
roue choie inépuisablement.

La force exaspérée imprime un monstrueux  
vestige.

Le corps du fer pèse et la courbe de la terre  
plie

« Je vous annonce la venue du royaume  
humain. »

Sous nos pieds la terre s'émacie comme le  
corps foulé par la méditation.

Il se confirme que la tenace usurpation de  
l'homme sur les anciens règnes approche  
de son triomphe terrible.

Les pierres, les plantes et les bêtes som-  
brent dans l'humain comme dans le dé-  
luge.

La poussière se fait chair et ne veut pas  
retourner en poussière.

De gros os de fer s'implantent dans le ciment  
impourrissable.

# ATLANTIDE

Atlantide, ressuscitée des eaux, ressurgie  
de ton Océan.

Destinée mystérieuse qui s'engrène dans la  
machination prodigieuse du fer extraite  
peu à peu du néant.

Là l'homme, là le plus dur ennemi de la na-  
ture.

Il forge hâtivement l'énorme outil de sa ran-  
cune.

Contre la matière la matière.

Contre la matière malveillante : broussailles  
malignes, minerais abstrus, chimie las-  
cive et trouble

la matière fondue, forgée, articulée, disci-  
plinée.

Ce sacré univers où il fait noir comme dans  
un four, il ne blague plus sous nos mar-  
teaux-pilons.

Mais le maître ne s'épuise-t-il pas à nourrir  
ses esclaves voraces ?

Ils dévorent tous les matériaux.

L'homme arcbuté aux leviers, pressant un bouton ici et là use son temps à servir les brutes fragiles qu'il a dressées à la chasse des atomes.

Cette force qu'il ploie lui échappe.

Les machines lâchées broient tout.

Le pouvoir créateur leur est défendu.

La beauté ne peut sortir de leur étreinte.

Les mains seules du maître.

De ses mains seules l'homme peut former la matière mais il ne peut transmettre son pouvoir aux forces qu'il a domestiquées.

Les forces transfuges qui sont au service de l'homme ne savent que massacrer les forces rebelles.

Jadis les pierres cédaient émues et fraternelles à l'ébranlement de la lyre sous les doigts. Maintenant c'est la guerre.

La concasseuse claque le silex et tord le calcaire.

Machines, esclaves brutaux, mauvais serviteurs sourdement hostiles, inhumains.

Ils trahissent l'homme.

L'homme est débordé  
Les machines, démiurges vils sont entre le  
Dieu et son rêve.  
Quel rêve?

# IV

# AUTO

C'est le temps de la ronde  
Les ruées inscrivent l'itinéraire brusque sur  
la terre étalée comme une carte.  
La sphère se ceinture de pistes austères.  
Bondissement effréné des autos.  
Vertige, chute dans l'abstrait.

Au commencement était l'Action.  
Voici l'Action réduite à son essence.  
C'est un point noir qui chemine sur la page  
blanche du livre de mathématique.  
Signe nu du mouvement qui bat au cœur  
de l'invisible.

Aller éternellement dans l'espace incolore.  
Effort dirigé vers rien.  
Recherche frénétique d'un résultat inconnu.  
L'homme est avide.  
User son corps à l'air dur comme une meule.  
Que sa tête soit assommée par le vent.



Boire la vitesse pure.

Une paille ne peut épuiser la boisson  
infinie.

La sirène insatiable ne peut siffler tout  
l'air.

Errance de comète désorbité hors la loi et  
qui fuit les centres.

Jouissance rentrée.

Les choses au-delà des yeux ne sont que  
bornes brutes qui repèrent la course.

De mes prunelles fixes s'étire un double  
trait sur la campagne.

Je brise les horizons.

Les cloisons du ciel sont crevées.

L'âme des paysages dispersée.

Le monde est biffé par la promptitude.

L'homme se dérobe dans le prestige de la  
roue en fusion.

Roues sur une route.

Densité. Densité de la route.

Densité de l'air.

L'air presse la terre de toutes parts.

L'air et la terre sont l'un contre l'autre dans  
un baiser pressant.  
J'arrive et je les sépare.

Jouissances de notre temps.  
Nos sens fouillent le système métrique.  
Les abstractions mûrissent dans nos mains  
comme des femmes.

Double pulsation accordée comme une  
étreinte.  
Le bond du sang dans mes artères.  
Le bond des gaz dans le cylindre.  
Mon pied greffe un muscle à la pédale.  
Ma main est au volant une liane.  
L'auto allonge son ventre chaud au ras de  
la terre.  
Elle se vautre dans une litière de souffles  
et de poudre.

Je suis un souple insecte de métal.  
Je vole bas sur ma planète.  
Mes forces me soulèvent à la lisière d'un  
monde.

Je suis aussi fort que quarante-cinq chevaux.  
Ma forme, empennée à la vitesse, trans-  
perce la matière comme un désir comble  
l'offre.

Je remonte irrésistible le cours inverse de  
la vie.

## RONDEUR

Hommes de ce temps  
une joie  
une joie qui finit  
après vous cette joie ne sera plus connue  
des hommes  
notre joie.

Ce sont les derniers jours où la Terre est  
grande.

Une puissance nous est encore refusée. Elle  
accablera nos enfants.

Notre joie au milieu de la terre est unique.  
Instant étroit entre deux âges.

Hier, aujourd'hui et demain sont sans res-  
semblance.

Autrefois — hier, brève histoire — la terre  
était vaste.

L'homme s'épouvantait.

L'espace familial était petit et menacé de mystère comme la chambre de l'enfant qui veille.

Il était des mers et des déserts où l'homme risquant ses pas chancelait sur le rebord.

O Méditerranée, vérité évidente au milieu des terres solides et bornées.

Au-delà : périples frôleurs d'abîmes.

Ailleurs la Chine, ailleurs d'autres robinsons, au-delà d'un ciel.

L'homme se tenait accroupi sur le rivage comme pendant la nuit le nomade met sa face dans le foyer et tourne le dos au cercle anxieux des ombres.

Mais angoisse délicieuse offerte à Ulysse dans l'île de Calypso, proche des colonnes d'Hercule, porte du royaume humain.

Un jour le navigateur latin se hasarda entre ciel et mer.

Il connut la limite.

Il sut que l'étendue livrée au pied et à la main est finie.

Partout on est au bord du ciel  
mais la pente se déverse de toute part.

Dans la maison il y avait encore des cou-  
loirs sombres où enfant nous rêvions  
d'avoir peur.

Explorateurs héros  
qui exiliez vos patries.

Fauves, ils cherchaient l'étreinte.

Les forêts étaient de ces femelles mauvaises  
peut-être vierges qui tout d'un coup vous  
font couler dans une joie atroce.

Mais Marchand rencontra Kitchener comme  
sur le Boulevard

C'était fini.

Toute la face de la terre est nue

Nous sommes encore liés.

Nos lèvres sont lentes à connaître la saveur  
de toute la face.

Une nouvelle nécessité nous est imposée.

Une main hâtive brasse les hommes.

Ils tourbillonnent autour de leur sphère.

La terre va-t-elle plus vite que tout glisse  
sur la surface en giration ?

Ils finiront par déraper et faire panache  
dans le ciel.

Il y a une grande mêlée suave. Glissades.  
Les destinées se croisent ou se télescopent.  
Leur naissance, leurs amours, leur mort  
sont à des stations fuyantes.

Un rail, un sillage trace le cercle.  
D'une traite la rotondité est circonscrite.  
Un implacable compas raye les plaines,  
coupe les montagnes, érafle les mers.  
Les traverses sont boulonnées au continent.  
La coulée du bitume mord les campagnes  
comme une femme brûle sa beauté avec  
des fards.

Les expéditions ont foncé au plus épais des  
forêts.

Les mains ont fouillé les lianes de l'ombre.  
Pas à pas les savanes ont été enjambées.  
On est monté sur le Gaurisankar comme au  
faîte d'un toit pour considérer la demeure  
des hommes.

On a creusé des trous sous le sol. Partout  
cela sonne creux sous les pas.

Les câbles sous-marins sont tendus du quai  
de l'Orient au quai de l'Occident.

La mer est écumée par l'hélice comme un  
pot.

Tout l'air est reniflé par l'aviateur.

L'homme se transporte en tous lieux dans  
un appareil de songe.

Il procède à une visitation méticuleuse  
comme une femme qui s'ennuie tâte son  
corps.

Sur le pont de ses paquebots et de ses trains  
il lit le film embobiné à la terre.

Chant.



Que tout notre air soit criblé des radieuses  
incantations

Qu'aux récepteurs loquaces le mot de la  
communion crépite comme les baisers  
d'une rencontre.

Que la dernière nouvelle frappe au front  
les foules nocturnes.



Une sentence brève parcourt les façades  
ondoyantes.

Les lettres attendaient dans l'ombre de  
toute éternité.

Un serpent de mercure coule par leurs  
veines invisibles et s'évade.

Que, dans le chaos noir où se connaissent  
les mers et les ciels, les projecteurs embouchent leurs blanches trompettes de  
silence.

Que les sirènes hurlent leur souffrante fureur.

Lâchez les troupes de femmes en proie au  
vent.

Demain parmi les foules diurnes s'effeuilleront les journaux où les langues bruissent.

C'en est fait

La Terre est prise

La Terre est ronde dans la main de l'homme  
La maturité a gagné toute la rondeur.

La vision circulaire entre dans l'œil comme  
un fruit pelé dans la bouche.

Une présence d'esprit est dans tous les lieux  
Géométrie chatouilleuse

Les lignes de la sphère sont sensibles  
comme les fibres qui vont jusqu'au bord  
du corps.

Les méridiens caparaçonnent mes épaules.  
L'équateur est ma ceinture.

Je sens mon frère antipodique.

Je sens la plante de ses pieds.



Les enfants seront ondoyés par une froide  
révélation.

Si nos femmes enfantent — lâcheté, haine  
de la sculpture, la femme s'est révoltée  
comme le peuple — penchons-nous avec  
inquiétude sur ces hommes nés à un  
autre monde. Leur lèguerons-nous notre  
vieux cœur ?

Leur terre sera petite.

Ils jetteront sur la montagne le regard de  
don Juan sur une millième femme.  
Ils fuiront l'obsédante ubiquité de la mer.  
L'étendue des plaines est fastidieuse.  
Les campagnes cultivées annoncent la di-  
gestion des troupeaux humains.  
Abstraites babels de partout.  
La beauté cosmopolite des femmes se fond  
dans leur salive.  
Visage trop connu d'une femme.

Mais mieux que les alcools  
et les drogues  
— bassesse de ceux qui aiment le sommeil —  
la vitesse.  
L'homme sur les quatre roues de son désir  
Il lèche l'espace  
Mais l'espace se replie sur lui-même, mais  
l'espace se rejoint comme la peau qui se  
rencontrant partout enferme notre âme  
dans un sac.

Il tourne autour de la terre et la tête lui  
tourne.

La ronde

Danse extatique. La terre tournoyant gonfle  
comme la robe du derviche.

Le cercle de toutes parts

Le cercle emprisonné dans son sort.

Ta destinée est envoûtée par le trait fermé  
d'un dessin.

Tu es inscrit dans une figure close.

La ligne revient sur elle-même pour une  
éternité inexorable.

La plume soumise à la prédestination de la  
pensée retrace la figure inévitable.

Marque significative de toutes parts obsé-  
dante.

Il est assiégé par les points innombrables  
qu'engendre la ligne.

Sphère tissus de cercles

Cocon sécrétion de courbes selon une  
loi

Comme le ver à soie je porte en moi et je  
sécrète infiniment la fatalité de mon incar-  
cération.

Robinson, pauvre Robinson

Des océans d'éther personne ne surgira  
pour te rapatrier.

Tu es au large de tout.

Tu es naufragé au plein des mers sans orient.

Faire le point ? Mais quoi au-delà de l'archipel solaire ?

Pourtant tu es hors du cercle.

Tu peux te détacher de la roue, supplicié.

Le fier Allemand lance un obus si haut  
qu'il manque de ne pas retomber et que  
la terre tourne en son absence.

Mais du centre s'étend vers toi un appel  
irrésistible.

Tes pieds ne sont pas lourds

Mais un point pèse en ton corps comme un  
poids

Tu as avalé le fil à plomb.

Tout au plus peux-tu faire la culbute mais  
à nouveau tu es happé aux talons.

Ta tête flotte comme une mine sous-marine  
prête à éclater vers le ciel.

L'homme est ramassé par les ondes circulaires  
comme dans un filet.

La volonté ne peut dépasser l'épiderme du poing.

A bord quinze centaines de millions de passagers.

Passants ils marchent la tête en bas  
la tête dans le ciel  
les pieds à terre.

Il y a des pas monotones au plafond.

Ils se tiennent debout sur les pieds de leurs antipodes.

Et jamais deux hommes antipodes ne peuvent se voir parce que leurs semelles sont soudées solidement.

Il faudrait qu'on brise leurs genoux ou qu'on coupe la boule en deux et qu'on serve les deux morceaux sur un plat.

Si nous n'étions qu'un seul désir le centre de la terre ne serait-il pas le poing d'une marchande qui retient les ballons d'enfants?

Mais non. Si nous pouvions crever la surface de la sphère, nous piquerions sur le centre, les pieds en avant.

Les semelles traînent sur la surface et ne  
peuvent s'en écarter.

Un gros aimant jeté dans l'espace englué  
de limaille.

On peut bondir, monter à une échelle

Voler, mais les avions sont sous l'écorce  
atmosphérique comme des poissons sous  
la glace.

Il faudrait sauter hors de l'attraction comme  
on saute la clôture d'une propriété.

Est-ce qu'on dégringolerait dans un autre  
astre? Sans doute.

C'est tout ce qu'il nous reste à explorer

Les mondes.

La terre, nous la connaissons.

1915-1919

TABLE  
DES  
MATIÈRES



# TABLE DES MATIÈRES

## I

CHUTE .. .. .	7
JAZZ. .. .. .	9
CROISADE .. .. .	11
SECTEUR AMÉRICAIN.. .. .	12
MÉTÉMPSYCHOSE .. .. .	15
YANKS .. .. .	16
LOUANGE .. .. .	19
BLOCK-NOTES .. .. .	21
ROMANCE .. .. .	23
RITOURNELLE .. .. .	25
FAUX DÉPART.. .. .	26
BAS LES MAINS .. .. .	27
GLOIRE.. .. .	28

## II

T. S. F. .. .. .	33
TRANSITION .. .. .	36
VENGEANCE. .. .. .	38
RÉVOLUTION .. .. .	40
PÉRORAISON .. .. .	41

### III

TENNIS.. .. .	45
LA GRUE .. .. .	48
GUERRE, FATALITÉ DU MODERNE .. ..	54
ATLANTIDE . .. .	58

### IV

AUTO .. .. .	63
RONDEUR .. .. .	67

ACHEVÉ D'IMPRIMER, LE  
TRENTE MARS MIL NEUF  
CENT VINGT, PAR L'IMPRI-  
MERIE R. H. COULOUMA,  
ARGENTEUIL